



La Révolution française

Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française
Les massacres aux temps des Révolutions

Les difficultés méthodologiques posées par l'étude des massacres au cours des guerres napoléoniennes : le cas de l'insurrection calabraise de 1806-1807

Nicolas Cadet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lrf/221>

ISSN : 2105-2557

Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Référence électronique

Nicolas Cadet, « Les difficultés méthodologiques posées par l'étude des massacres au cours des guerres napoléoniennes : le cas de l'insurrection calabraise de 1806-1807 », *La Révolution française* [En ligne], Les massacres aux temps des Révolutions, mis en ligne le 09 janvier 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/221>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© La Révolution française

Les difficultés méthodologiques posées par l'étude des massacres au cours des guerres napoléoniennes : le cas de l'insurrection calabraise de 1806-1807

Nicolas Cadet

- 1 La guerre de Calabre de 1806-1807 constitue l'un des nombreux soubresauts qui ponctuent le cycle de guerres et de violences ouvert en 1789 et clos en 1815. Evoquant la période révolutionnaire, Jean-Clément Martin parle de « guerre civile » conduite à l'échelle de l'Europe, voire de l'humanité toute entière, au nom d'un système de pensée d'une grande radicalité élaboré par le personnel politique français dans les années 1793-1794¹. Jean-Yves Guioamar, quant à lui, estime que les années 1792-1815 voient « l'invention de la guerre totale », titre de l'ouvrage paru en 2004². Que l'on souscrive ou non à cette thèse, il est indéniable que l'Europe est alors balayée par un tourbillon de conflits et de troubles qui n'épargne aucun pays. Ainsi, l'occupation du royaume de Naples par les troupes françaises à l'hiver 1806 cristallise les tensions que connaît alors la société de l'Italie du sud, marquée par le poids d'un système féodal archaïque freinant tout développement économique et progrès social. La défaite subie par le général Reynier face à l'armée anglaise à Maida le 4 juillet 1806 provoque une insurrection générale dans les provinces les plus méridionales du royaume, la Calabre et la Principauté citérieure, que les Français sont bientôt contraints d'évacuer, avant de passer à la contre-offensive un mois plus tard.
- 2 Le soulèvement contre l'occupant s'accompagne d'une impitoyable guerre civile entre Calabrais, conflit qui mêle étroitement les dimensions politiques, sociales, et religieuses, et se traduit par une explosion paroxystique de violence. Durant une année entière, les partisans du roi Ferdinand IV livrent aux Français et aux Calabrais qui leur sont favorables une guerre féroce. Bien des formes de violence à l'œuvre en Calabre peuvent être englobées sous le vocable de « massacres », si l'on entend par là l'extermination d'un

grand nombre d'individus en un temps limité. Ainsi, la bataille de Maida se traduit par une véritable boucherie pour les troupes de Reynier (entre le quart et le tiers de son armée est anéanti en une courte matinée). L'insurrection s'accompagne, quant à elle, s'accompagne de la mise à mort de centaines de Français et de « jacobins » calabrais par les bourbonniens. La reconquête des provinces rebelles par Masséna, à partir d'août, est marquée par la destruction de nombreuses localités et l'anéantissement de leur population. Ces manifestations de violence extrême ont toutefois des origines différentes et revêtent chacune des aspects particuliers. Elles ne sauraient donc être toutes englobées au sein d'une même étude. Il paraît alors justifié de se concentrer sur la manifestation sans doute la plus emblématique du massacre : celle qui transforme un groupe d'individus n'ayant pas, à l'origine, vocation à administrer la violence en une foule furieuse martyrisant des personnes sans défense. A ce titre, les tueries perpétrées par les révoltés à l'encontre de leurs adversaires focalisent l'attention.

- 3 Cependant, si les aspects purement militaires de la guerre de Calabre peuvent être convenablement appréhendés grâce aux sources volumineuses laissées par les principaux protagonistes, il n'en va pas de même des scènes de carnages qui accompagnent le soulèvement de juillet 1806. Dans le cas calabrais comme dans celui de nombreux épisodes similaires, l'historien se heurte à bien des difficultés pour saisir les modalités exactes de la violence extrême, ou pour rendre celle-ci intelligible. Quoique constamment évoqué par les acteurs de la campagne ce phénomène est pratiquement toujours traité sur le mode allusif, et le fait précis inséré dans une solide trame événementielle, étayé par des informations irréfutables, se dérobe presque systématiquement à la curiosité du chercheur. Nombreux sont en effet les obstacles qui tendent à faire des moments de violence paroxystique des zones opaques. Les historiens spécialistes du fait violent les connaissent bien, car ils présentent un caractère invariant quelle que soit la période considérée. La guerre de Calabre n'échappe donc pas à cette règle, et trois difficultés majeures rendent ardues l'étude des manifestations de la violence extrême dans cette partie de l'Italie sous le Premier Empire.
- 4 Incarnant par essence la rupture avec la norme, le temps de la violence paroxystique ne laisse guère de place à l'observation détachée et minutieuse, féconde en relations et rapports détaillés. Cela est particulièrement vrai dans le cas de la campagne de Calabre, où la violence est atomisée en de multiples lieux, et où de brusques renversements de la situation militaire contribuent à disperser constamment témoins et acteurs des massacres. Outre le caractère lacunaire des sources, l'historien se heurte en permanence au refus des protagonistes de la violence de s'étendre sur les actes qu'ils ont vus ou commis, ou à l'impossibilité dans laquelle ils se trouvent de le faire. Tacitement, bourreaux et victimes s'accordent à en dire le moins possibles sur les événements effroyables dans lesquels ils ont été impliqués d'une façon ou d'une autre. A cet égard, les XVIII^e et XIX^e siècles coïncident avec une évolution radicale des mentalités et des sensibilités, qui conduit une part croissante de l'opinion à rejeter des pratiques de violence jusque là admises, et à refuser de s'en faire les narrateurs. Si cette mutation est des plus intéressante aux plans culturels et anthropologiques, elle n'en complique pas moins la tâche du chercheur. La minceur ou l'opacité des sources conduisent ce dernier à privilégier une approche comparatiste, et à chercher dans des événements similaires quoique éloignés dans le temps et dans l'espace des éléments permettant de mieux cerner les spécificités de la violence à l'œuvre en Calabre. Bien que non dénuée d'intérêt, cette

méthode n'est pas sans présenter des risques, car elle peut mener l'historien à commettre des erreurs préjudiciables.

- 5 Il existe enfin un autre obstacle auquel se heurte qui cherche les origines et les manifestations de l'extrême violence, celui de transmettre le fruit de ses recherches à ses contemporains. En Calabre comme ailleurs, la violence est « apocalypse », elle révèle le degré de brutalité auxquels des individus ou des communautés entières peuvent parvenir, et par là les limites de l'humanité. Dans une époque marquée par la résurgence des enjeux mémoriels et la tendance au compassionnel, rares sont ceux qui sont prêts à entendre et à accepter une telle réalité.
- 6 Avant d'évoquer les difficultés liées à l'étude des massacres lors de l'insurrection calabraise de 1806, il est indispensable d'évoquer brièvement le contexte dans lequel se déroulent ces derniers. Dans l'esprit de l'Empereur, le royaume de Naples est appelé à constituer le premier maillon du « Grand Empire » qu'il entend instaurer en Europe. Les Bourbons de Naples doivent être définitivement chassés, et son frère Joseph placé sur le trône vacant. En février 1806, une armée de 40.000 hommes placée sous le commandement de Masséna déferle sur l'Italie du sud, s'empare de Naples sans coup férir, et atteint bientôt l'extrémité méridionale de la botte, tandis que Ferdinand IV et sa famille se réfugient en Sicile, sous la protection de la flotte anglaise. La facilité de la conquête masque les difficultés qui attendent les vainqueurs. Ces derniers sont bientôt confrontés à une préoccupante disette financière et matérielle, car le royaume de Naples, pays pauvre, est incapable de subvenir à leurs besoins. Les Français en viennent à multiplier prélèvements et réquisitions, au grand mécontentement de la population. Au poids de l'occupation militaire s'ajoutent les tensions sociales très vives que connaissent à l'époque certaines provinces du royaume comme la Calabre, et que la présence de l'occupant vient exacerber. L'Italie méridionale vit encore sous le régime féodal imposé par les Normands au XI^e siècle. La moitié des terres cultivables appartient à l'Eglise et à quelques centaines de grands seigneurs, les « barons ». En Calabre ou dans la Principauté citérieure, ces derniers disposent de gigantesques domaines sur lesquels travaillent des milliers de paysans. Vivant le plus souvent dans la capitale, les barons ne se soucient guère de leurs domaines provinciaux, dont la gestion est laissée à des intendants, et refusent d'y consacrer les sommes nécessaires à leur développement. En conséquence, à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, les revenus des grands domaines stagnent. Pour pallier le manque à gagner, les agents des barons s'efforcent de rogner autant que faire se peut les biens communaux et les droits traditionnellement reconnus aux ruraux. Ces usurpations, en outre, s'accomplissent le plus souvent de manière brutale : des bandes d'hommes de mains à la solde des seigneurs, les « sbirri » et les « armigierri » font régner la terreur et molestent les récalcitrants.
- 7 Les aristocrates ne sont cependant pas les seuls oppresseurs des paysans. Le XVIII^e siècle voit l'ascension d'une classe de propriétaires ruraux souvent issus de la bourgeoisie citadine et exerçant des professions libérales ou en rapport avec le commerce. Plutôt que d'investir leur capitaux dans l'industrie ou le négoce, ces « civils », comme les appellent les sources, préfèrent acheter des terres qu'ils louent aux paysans moyennant des loyers très élevés, pouvant représenter jusqu'au ¼ de la récolte. Les provinces méridionales abritent ainsi un important prolétariat rural, qui se trouve constamment comprimé dans d'une tenaille dont l'une des branches est constituée par les barons, l'autre par la bourgeoisie. N'ayant rien à attendre de la justice royale, lente et inefficace, et moins

encore de la justice seigneuriale, les paysans n'ont bien souvent comme unique option d'« aller à la montagne », c'est à dire de se faire bandits.

- 8 Aux tensions sociales s'ajoutent les dissensions politiques et un climat de religiosité exacerbée qui entretient les passions. Une partie des classes aisées napolitaines est favorable aux idées des Lumières - sans pour autant les mettre en pratique dans leurs domaines - et beaucoup de leurs membres, qualifiés de « jacobins », se rallient aux Français lors des invasions de 1799 et de 1806. En conséquence, nombre de paysans prennent les armes en faveur de Ferdinand IV, moins par attachement à la dynastie régnante que par haine des civils et des nobles. La lutte contre l'occupant et ses alliés est également menée au nom de la « Sainte Foi », et, en 1799 notamment, prend l'allure d'une véritable croisade. Fortement marqué par une longue tradition pénitentielle et doloriste, le catholicisme calabrais exalte constamment le sacrifice et la souffrance physique.
- 9 Dans un tel contexte, il n'est guère étonnant que les passions se déchaînent avec violence lorsque se produisent des troubles politiques. L'invasion française de 1799, qui aboutit à la mise en place de l'éphémère « république napolitaine » provoque une féroce réaction bourbonnienne et débouche sur le massacre des « jacobins » napolitains par les royalistes victorieux. Sept ans plus tard, la défaite française de Maida et l'évacuation précipitée de la Calabre par les troupes de Reynier réactivent les antagonismes. Des tueries se produisent du massif du Cilento jusqu'à celui de l'Aspromonte. Dans le sud de la Principauté citérieure, des scènes de carnage ensanglantant quantité de villages³. En Calabre, les exécutions sont avérées entre autres à Nicastro, où le chef de la garde d'honneur est crucifié, et à San Biaggio, en juillet, à Rodio, Spezzano et Rogliano en août⁴. En octobre, une quarantaine de fantassins français capturés dans le village de San Pietro sont brûlés vifs, tandis qu'un groupe de civils calabrais subit le même sort à Aciri⁵. Le même mois, la bande du chef Vizzaro égorge plusieurs citoyens de Vazzano, en Calabre du sud, dans l'église du village⁶. Il ne s'agit là que de quelques exemples glanés au fil des rapports et des lettres, et bien d'autres localités sont endeuillées par des actes similaires. La vague de violence qui traverse la Calabre atteint un pic au cours des mois de juillet et août 1806 avant de graduellement refluer à partir de septembre, à mesure que les Français parviennent progressivement à juguler l'insurrection et à rétablir un semblant d'ordre.
- 10 La réalité des massacres perpétrés dans les provinces méridionales ne saurait donc être niée. Compte tenu de leur ampleur, les documents évoquant ces actes de violence devraient être très abondants, tant les témoignages individuels que les sources officielles. Il convient donc d'envisager un instant l'origine et la nature des documents disponibles sur cet épisode. Quatre catégories de belligérants ont pris part à la campagne de Calabre : les Français, les Anglais, les insurgés calabrais, et les militaires de l'armée bourbonnienne du roi Ferdinand IV repliée en Sicile, qui ont tenté d'encadrer et de soutenir les forces rebelles sur le continent. Les Français et, dans une moindre mesure, les Britanniques, ont laissé d'assez nombreux témoignages et récits sur les événements survenus en 1806 dans le royaume de Naples : une bonne trentaine pour les Français, une petite dizaine dans le cas des Anglais. Du côté des révoltés calabrais nous disposons de la volumineuse correspondance du « preside » - fonction à peu près équivalente à celle de préfet - Giovanni de Micheli, l'un des principaux dirigeants de l'insurrection en Calabre citérieure. Militaires et fonctionnaires français, anglais, ou bourbonniens rédigent également une quantité impressionnante de lettres, de notes, ou de rapports sur les opérations menées sur le terrain et sur l'évolution de la situation.

- 11 Toutefois, quoique son intervention ait été déterminante dans le déclenchement du soulèvement, l'armée anglaise ne s'implique guère par la suite aux côtés des insurgés, préférant se consacrer à la défense de la Sicile. Tout au plus les Anglais détachent-ils quelques officiers de liaison auprès des Calabrais, mais ceux-ci n'évoquent que très brièvement et de manière vague les massacres dont ils ont été les témoins. Il en va de même dans la correspondance des officiers de l'armée bourbonnienne, notamment celle du maréchal Acton, qui débarque avec un corps de 2.000 hommes sur les côtes de Calabre en août 1806 afin de soutenir les partisans de Ferdinand IV. Acton et ses subordonnés, ont sous les yeux de multiples reprises le spectacle des exactions commises par les insurgés. Ils les mentionnent pour les condamner et souligner les conséquences déplorables qu'ont de tels actes pour la cause des Bourbons, mais sans s'étendre sur leur nature. Le silence des Britanniques comme celui de leurs alliés siciliens s'explique sans doute en partie par le souci de ne pas attirer l'attention sur les méfaits commis par des hommes qui luttent contre le même adversaire qu'eux.
- 12 Restent les principaux acteurs de ces massacres, les insurgés eux-mêmes. A l'exception de la correspondance du préside de Micheli, aucun témoignage de première main ne nous est parvenu. Ce vide trouve sans doute en partie son origine dans les origines sociales des rebelles. Celles-ci nous sont connues par les minutes de procès dressées par la commission militaire de Cosenza chargée de juger les insurgés capturés⁷. De ces documents, il ressort que plus des 2/3 des prévenus sont des paysans, des bergers, des artisans. Or, dans l'Italie du début du XIX^e siècle, les classes populaires sont dans leur écrasante majorité analphabètes, comme il ressort des enquêtes menées par les agents du pouvoir bourbonnien, ce qui constitue l'un des principaux facteurs d'explication de cette lacune documentaire⁸.
- 13 Il faut donc se rabattre sur les sources françaises, abondantes, du moins en apparence. De fait, sur la trentaine de militaires et de civils français ayant laissé des témoignages sur la campagne de Naples, seuls quelques uns ont eu sous les yeux le spectacle des actes de violence commis par les Calabrais. Le maréchal des logis Chevalier, capturé par les insurgés, voit l'un de ses camarades être supplicié et échappe par miracle au même sort. Le lieutenant d'infanterie Duthilt, le commandant Duret de Tavel, ou encore le célèbre helléniste Paul-Louis Courier, alors officier d'artillerie, évoquent également les massacres commis par les révoltés à l'été 1806. Cependant, l'essentiel des tueries se produit alors que les troupes de Joseph ont évacué la province, entre le début du mois de juillet et les premières semaines d'août. Les récits qui nous sont parvenus concernent les moments qui précèdent le déchaînement de la violence extrême, ou les effets de celle-ci, quand les soldats de Masséna découvrent le spectacle des corps martyrisés, des bûchers, ou des gibets, lors de la reconquête. Principales victimes de la fureur des partisans de Ferdinand IV, les Français et leurs alliés « jacobins » ne peuvent en donner une description fidèle, car ils ont rarement la chance d'en réchapper.
- 14 Quel crédit, du reste, accorder à ces témoignages ? Il faut être vigilant à l'égard des récits publiés de nombreuses années après les faits relatés, qui peuvent avoir fait l'objet de réécritures et de reconstructions. A partir des années 1830, le « bandit calabrais » - ou corse - devient l'un des thèmes favoris de la littérature romantique. Aussi, par souci de pittoresque et d'exotisme, certains témoins de la campagne de Calabre ont pu être conduits à déformer la réalité, et à peindre un tableau particulièrement noir des habitants de cette contrée, exagérant le climat de violence qui y règne, et accréditant l'image d'une société brutale et arriérée, ou seule triomphe la loi du plus fort. Ainsi,

Chevalier semble céder parfois à ce penchant pour le sensationnel et trouver largement son inspiration chez d'autres auteurs. Il paraît ainsi avoir lu l'ouvrage d'un autre vétéran napoléonien du nom de Grandjean de Fouchy, publié en 1821, et s'être attribué des anecdotes et des épisodes rapportés par ce dernier en omettant soigneusement de citer sa source⁹.

- 15 Aucun soupçon de cet ordre, en revanche, ne plane sur les sources officielles du moins celles qui n'ont pas fait l'objet d'une publication. En dépit de leur maigreur les informations contenues dans la correspondance des généraux employés en Calabre, conservée au Service Historique de la Défense ou aux Archives Nationales présentent une incontestable fiabilité. Ces documents devant demeurer confidentiels on ne peut soupçonner leurs auteurs d'avoir sciemment déformés les faits. A cet égard, les minutes de la commission militaire de Cosenza se révèlent particulièrement précieuses. Bien que les pièces établissant la culpabilité ou l'innocence des inculpés n'aient malheureusement pas été conservées, les minutes comportent parfois des informations sur les circonstances de tel ou tel assassinat, les objets employés pour tourmenter ou donner la mort, les gestes effectués, les cris ou exclamations proférés lors des explosions de fureur qui conduisent au massacre. Elles permettent de cerner les contours de ce dernier à défaut d'en pénétrer le cœur.
- 16 Les documents évoquant avec précision et de manière irréfutable les violences commises en 1806 par les insurgés calabrais sont donc peu nombreux. Plusieurs facteurs viennent encore accentuer leur opacité, à commencer par les réticences de ceux qui se trouvent impliqués dans ces tueries à les rapporter avec précision.
- 17 Dans les sources pourtant volumineuses et diversifiées sur la guerre de Calabre, les massacres correspondent à un vide documentaire. Ils sont aussi souvent évoqués que rarement décrits. Acteurs et témoins de ces scènes de violence refusent d'en donner une relation précise et de s'étendre sur les formes que celles-ci ont revêtues. Révélatrices sont, à ce titre la correspondance et les rapports rédigés par les officiers français opérant en Calabre. Le 11 juillet, l'armée de Reynier en retraite découvre les hommes du poste de garde de Schipani exterminés après avoir été torturés : « *Les cadavres attestaient encore les tortures qu'on avait fait endurer à ces malheureux avant de les faire expirer* »¹⁰. note simplement l'adjudant-commandant Sénecal. Deux mois plus tard, le 9 septembre, les troupes de Masséna entrent dans la petite ville de Filadelfia, que les insurgés ont évacuée après l'avoir saccagée et pillée, « *nous avons trouvé partout des traces de leurs excès et de leur violence* »¹¹. consigne sobrement le maréchal. Les autres documents évoquant cet aspect de la campagne s'inscrivent dans la même veine, de même que ceux laissés par les Anglais et les militaires bourbonniens.
- 18 Du côté des massacreurs, l'analphabétisme de la majorité des insurgés n'explique pas tout, car aux côtés des paysans et des artisans on trouve aussi des religieux occupant une place assez élevée dans la hiérarchie ecclésiastique – abbés, prieurs – et des individus appartenant aux classes aisées et cultivées. A l'exception de de Micheli, aucun d'entre eux ne semble avoir laissé de témoignages sur les événements auxquels ils ont pris part. Nombreuses sont les raisons qui expliquent un tel mutisme.
- 19 D'une part, comme celui du combat, le temps du massacre est un moment au cours duquel la « pulsion de silence », pour reprendre une expression utilisée par l'historien Paul Fussell à propos de la Seconde Guerre mondiale, joue à plein¹². L'enchaînement des faits, les modalités du carnage sont occultées par ceux qui y prennent part, en partie parce que leur organisme est saturé de perceptions sensorielles extrêmement intenses. En Calabre,

la mise à mort des Français ou des « jacobins » s'accompagne d'une mobilisation très poussée du paysage sonore : sonneries de cloches à toutes volées, vociférations et appels au meurtre lancés par les massacreurs, tirs de coups de feu, roulements de tambours parfois. Les perceptions visuelles ne sont pas moins brutales. Sons et images se mêlent, se superposent, et se confondent en un chaos décousu. A l'image de la bataille le massacre devient ainsi une expérience incommunicable en raison de l'impossibilité qu'éprouvent acteurs et témoins à en reconstituer la trame avec précision.

- 20 S'ajoute à cela la stupeur qu'engendrent des événements d'une extrême violence et ses effets sur la mémoire. Acteurs et témoins de la violence paroxystique sont victimes d'un effet de sidération qui les rend inaptes à exprimer l'expérience vécue. Comme le note Jean-Clément Martin à propos des atrocités commises durant la guerre de Vendée, les actes commis sont si effarants, si difficilement croyables, que la violence, tout en étant omniprésente dans le discours et les mémoires, ne peut être exprimée que de façon allusive¹³. Bien souvent, une génération entière, ou davantage, doit s'écouler avant que la parole ne se libère en une démarche cathartique. Or, en Calabre, le soulèvement de 1806 ne représente que l'un des nombreux épisodes violents ponctuant le XIX^e siècle. Troubles et affrontements se poursuivent durant des décennies, culminant avec la guerre féroce menée par les derniers partisans de la maison de Bourbons contre les forces du nouvel Etat unitaire dans les années 1860. Le souvenir de cette « seconde guerre de Calabre », qui semble également avoir atteint des seuils de violence très élevés, a fini par éclipser celui de la lutte livrée aux Français en 1806 et des massacres qui l'ont accompagné.
- 21 Cependant, ce silence des massacreurs ménage un large espace aux rumeurs et à l'expression des fantasmes, dans lequel adversaires ou victimes des violents ne manquent pas de s'engouffrer. Durant la campagne de Calabre, et jusque dans les dernières années du XIX^e siècle, la manifestation la plus tangible de ces fantasmes est l'accusation récurrente de cannibalisme lancée par les Français à l'encontre des Italiens du sud, qu'aucun fait tangible ne vient pourtant étayer¹⁴. Les massacres acquièrent ainsi une irréalité qui rend d'autant plus difficile la reconstitution et la transmission des faits s'étant réellement produits.
- 22 Le silence et la retenue dont font preuve les sources françaises à l'endroit des atrocités perpétrées par les insurgés est toutefois surprenante. La dénonciation et la description de cette brutalité sans frein ne peut que servir la cause des occupants en soulignant la sauvagerie et l'inhumanité de leurs adversaires. Le mutisme des témoins français, qui, il est important de le souligner, appartiennent pour la plupart aux classes aisées et cultivées, ne s'explique par uniquement par l'effet de sidération évoqué plus haut. Ce refus de dévoiler les actes de férocité commis est révélateur du décalage de sensibilité de plus en plus accentué qui se fait jour dans l'Europe du début de l'époque contemporaine entre les élites et une majorité des acteurs sociaux, accoutumée aux pratiques de violence extrême. Dans le *Village des » cannibales* », Alain Corbin résume en quelques pages le long processus qui conduit une part croissante de la société à rejeter de tels comportements. Il met en lumière l'existence d'un véritable « rituel du massacre » dans l'Europe moderne, qui se manifeste en particulier en France au cours des guerres de Religion, et se traduit par des actes d'une effroyable brutalité, tels que mutilations faciales, éviscération, ou émasculations. Ces violences reflètent l'angoisse des massacreurs devant le développement du protestantisme, assimilé à un « dérèglement de l'ordre universel »¹⁵. Les gestes de violence qu'ils exécutent visent à rétablir l'harmonie menacée par

l'irruption de l'hérétique. Rites de purification, ces sévices ont avant tout pour objet d'apaiser la colère divine, et rencontrent l'assentiment de la majorité de la population.

- 23 Toutefois, à partir de la fin du XVI^e siècle, et plus encore aux XVII^e et XVIII^e siècles, des voix de plus en plus nombreuses commencent à exprimer leur dégoût devant de tels actes, et à manifester un sentiment de culpabilité d'en être les témoins. Avec l'humanitarisme des Lumières, une nouvelle sensibilité se fait jour, qui délégitime peu à peu le rituel ancien de la souffrance et de la découpe des corps, et exprime une peur de plus en plus accentuée de la foule et de sa violence incontrôlée. Les premières années de la Révolution, avec leur cortège de tueries accompagnées de la mise en pièces des corps suppliciés et de l'exhibition de membres ou d'organes comme la tête ou le foie, amplifient le fossé qui sépare désormais ceux qui adhèrent encore à ce système de dévoilement de l'impureté de l'adversaire par l'équarrissement, de ceux qui le rejette.
- 24 Pour les élites, le rejet du massacre ritualisé s'exprime avant tout par le refus de s'en faire les rapporteurs. S'étendre sur la description des sévices infligés aux victimes est vu comme une preuve de mauvais goût, voire d'obscénité, comme une forme de connivence avec les violents. Révélatrice est à ce titre l'attitude du républicain napolitain Bartolomeo Nardini. Fervent soutien des révolutionnaires de 1799, ce dernier échappe à la répression qui suit la victoire des Sanfédistes, et parvient à se réfugier en France. Il y publie un ouvrage intitulé *Mémoires pour servir à l'histoire des dernières révolutions de Naples*¹⁶, dans lequel il évoque les scènes terribles dont il a été le témoin. Faisant allusion aux excès commis par les royalistes peu après leur entrée dans la ville, il déclare : « Le 8 et le 9 juillet furent célèbres par les horreurs en tout genre qui furent commises, et dont ma plume se refuse à tracer le récit »¹⁷. Sept ans plus tard, le chef de bataillon Duret de Tavel, qui siège dans une commission militaire en Calabre, exprime des réticences similaires dans des termes presque identiques : « Ma plume se refuse à vous présenter en détail l'affreux tableau des monstruosité et des crimes inouïs dont nous entendons journellement la lecture »¹⁸. De telles réactions signalent l'émergence de nouvelles formes de sensibilités devant les pratiques de violence extrême encore mise en œuvre dans bien des régions d'Europe. Elle présente toutefois l'inconvénient, pour l'historien, de rejeter dans la pénombre les modalités d'application de ces formes paroxystiques de brutalités, et de rendre malaisée la compréhension de ce phénomène.
- 25 Pour le chercheur, il est alors tentant de chercher à contourner la difficulté que représente le silence des sources en entreprenant une démarche comparatiste, tant au plan temporel que géographique. L'épisode calabrais offre la possibilité et de retrouver en d'autres lieux et en d'autres époques des éléments qui permettent de saisir les spécificités de la violence à l'œuvre dans cette région. Il est ainsi indispensable de considérer les événements de Calabre en prenant en compte l'ensemble du royaume de Naples et de la période. En 1806, les autres provinces d'Italie méridionale sont également le théâtre de formes de brutalités individuelles ou collectives aussi radicales qu'en Calabre, même si elles se produisent à une échelle nettement plus restreinte. Il est par ailleurs nécessaire de rapprocher les violences dont les régions du sud du royaume sont le théâtre en 1806 de celles qui ensanglantent le reste du pays, notamment Naples, en 1799. Le témoignage, bref mais riche d'enseignements, du républicain Bartolomeo Nardini, permet de mesurer la continuité des pratiques de violence à sept ans d'intervalle, et de les confronter avec celles qui ont cours en Calabre en 1806.
- 26 Non moins riche d'enseignements est la comparaison entre le conflit calabrais et celui qui déchire la péninsule ibérique à partir de 1808. Les similitudes entre les deux contrées au

plan des conditions géographiques, politiques, économique, sociales, et religieuses sont nombreuses, et bien des militaires ayant combattu dans le royaume de Naples se voient ensuite affectés en Espagne. Depuis quelques années, leurs récits sont systématiquement confrontés et exploités pour en étudier les particularités dans une perspective historique et anthropologique. Jean-Marc Lafon a ainsi consacré sa thèse de doctorat à la campagne du général Dupont en Andalousie, en 1808¹⁹, tandis que Laurence Montroussier s'interrogeait sur le système de représentation mutuel élaboré par les militaires français et britanniques dans la péninsule²⁰. Ces études permettent de fructueuses mises en perspectives avec le événements de Calabre.

- 27 Il n'est pas moins éclairant de se projeter « en amont » et « en aval » de la période considérée en consultant les travaux des historiens du fait violent réalisés ces dernières années. Ainsi, pour la période moderne, les ouvrages de Denis Crouzet sur la violence au temps des guerres de religion²¹, ou ceux de Frank Lestringant, qui s'est penché sur la diffusion de l'imaginaire cannibale en Europe du XVI au XVIII^e siècles²². Pour le XIX^e siècle, le *Village des « cannibales »* d'Alain Corbin, ou le livre de Jean-Claude Caron *Les feux de la discorde*²³, lequel souligne la place centrale occupée par le feu et l'incendie dans les conflits politiques en France à cette époque, s'avèrent non moins précieux. Consulter ces études permet d'embrasser le champ des violences populaires ayant cours en Europe aux époques modernes et contemporaines, et par la même de rendre plus intelligibles les violences calabraises.
- 28 Cette démarche comparatiste n'est cependant pas dépourvue de danger, car elle fait courir au chercheur le risque de tomber dans la téléologie ou l'anachronisme en plaquant sur son objet d'études des schémas valables uniquement pour d'autre époques ou aires géographiques. Cette façon de procéder peut également conduire à surestimer certains éléments explicatifs de la violence extrême, et à en occulter d'autres non moins signifiants. En ce qui concerne les massacres calabrais, il m'a ainsi été à juste titre reproché d'avoir exagéré l'importance du facteur religieux – prépondérant, mais pas exclusif – en passant sous silence d'autres facteurs d'explication de la violence extrême comme les liens entre les pratiques de mises à mort privilégiées par les bourreaux et celles de la chasse, activité centrale dans la culture calabraise à l'époque.
- 29 Par ailleurs, quelle que soit la période et le pays considéré, la méthode comparatiste se heurte à la difficulté de décrypter le langage des violents. La violence est certes un mode d'expression par lequel le tourmenteur cherche à délivrer un message, et aucun de ses gestes n'est dépourvue de signification. Il s'agit toutefois d'un langage dont aucun linguiste ou grammairien ne peut définir les règles et la syntaxe avec précision tant celui-ci est polysémique. Bien des pratiques de violence demeurent obscures et ardues à interpréter, et les sources, en raison de leur caractère partial et lacunaire, renvoient parfois une impression de confusion et d'incohérence qui brouille le sens du discours qu'exprime le violent. Pour tenter de saisir ce que les acteurs de la brutalité ont voulu signifier, il est nécessaire d'appliquer une grille de lecture souple, et de s'efforcer de compléter les informations livrées par les documents par une compréhension approfondie du contexte dans lesquelles les violences se déroulent.
- 30 Ces précautions prises, il n'en reste pas moins un autre écueil à surmonter, celui de se faire le rapporteur de la violence, de transmettre le souvenir et l'explication du massacre auprès du public, spécialisé ou non.
- 31 Tous les historiens du fait violent le savent, il ne s'agit pas d'un champ de recherche ordinaire dans la mesure où il conduit à sonder les recoins les plus sombres de l'âme

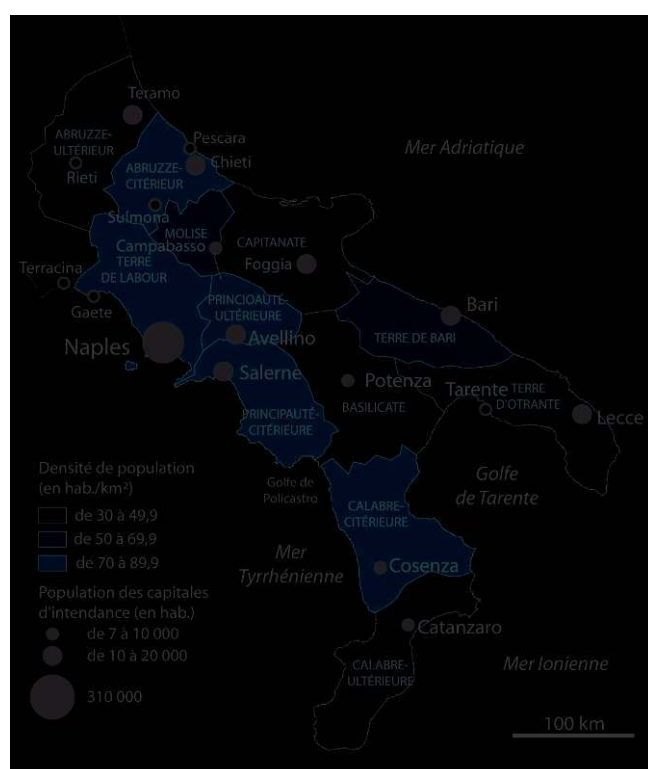
humaine. Il est d'ailleurs presque de tradition d'affirmer que sa propre personnalité a été quelque peu modifiée par plusieurs années de recherche sur un sujet touchant à la violence extrême. Incontestablement, un tel travail implique une difficulté méthodologique que soulève Stéphane Audoin-Rouzeau dans les actes d'un colloque consacré à la violence de guerre entre 1914 et 1945 : celle de la nécessaire empathie avec les bourreaux²⁴. Pour saisir l'origine de leur comportement, comprendre la signification de leurs gestes, l'historien se doit de considérer ces derniers sous l'angle des massacreurs, en adoptant le regard que ceux-ci posent sur leurs victimes, en se coulant dans les schémas qui structurent leur pensée. Compte tenu du caractère effroyable des actes commis, il est facile de comprendre combien cette position est inconfortable pour le chercheur, et difficile à accepter pour ses contemporains.

- 32 Incontestablement, l'historien du fait violent fait figure de « porteur de la mauvaise nouvelle ». Il lui revient en effet la lourde tâche de dévoiler à ceux qui l'écoutent ou le lisent combien l'humanité peut se montrer inhumaine, et qu'il n'existe pratiquement aucune borne à ce que des hommes peuvent faire subir à d'autres hommes au nom de la religion, de la race, du sentiment de l'honneur bafoué, du profit, ou de toute autre raison. Dans une société où l'émotionnel et le compassionnel prennent de plus en plus le pas sur la raison et l'objectivité, l'obligation qu'a l'historien de faire preuve de distance et d'impartialité par rapport à son sujet passe facilement pour de l'insensibilité. Elle lui vaut également d'être soupçonné d'entretenir quelque trouble connivence avec les bourreaux, quelque secrète fascination pour la violence qu'ils déchaînent. Denis Crouzet a ainsi été accusé d'attenter à la mémoire des victimes protestantes des guerres de religion, tandis que ses propos étaient qualifiés de « délire » par tel lecteur de la revue *L'Histoire*²⁵. Fréquentes auprès d'un public non averti, de telles réactions se retrouvent parfois chez des membres de la communauté scientifique. Est-il besoin de rappeler que tenter de comprendre et démontrer sans passion les mécanismes de fonctionnement d'une société, jusque dans ses dérèglements les plus sauvages, constitue le fondement même du métier d'historien, et qu'il n'appartient pas à ce dernier de proférer des jugements moraux sur son objet d'étude ? Il est même permis d'ajouter que celui qui se penche sur de tels débordements est mieux placé que quiconque pour en mesurer l'inhumanité et la gravité. Ses recherches ont plutôt le mérite d'attirer l'attention de ses contemporains sur le danger que représente de tels déchaînements de passions incontrôlées, et de les inciter à s'en tenir à l'écart.
- 33 L'étude des atrocités commises par les insurgés calabrais en 1806 permet de mesurer toutes les difficultés qui attendent l'historien du fait violent, confronté à des obstacles méthodologiques difficilement surmontables. L'intérêt particulier de cet événement réside dans le fait qu'il offre une sorte de synthèse de toutes les formes de violence à l'œuvre dans les conflits de la période 1789-1815 : violence de la bataille lors des affrontements entre armées anglaises et françaises, violences populaires, représailles débridées commises par les troupes contre les populations soulevées, répression planifiée par le nouvel Etat napoléonien, qui passe notamment par l'internement ou la déportation de milliers de Napolitains. L'étude globale de ces violences aide à cerner les particularités de chacune d'entre elles, car elles forment, en définitive, un ensemble cohérent. A la charnière des époques modernes et contemporaines, le conflit calabrais cristallise les évolutions et les tensions à l'œuvre dans la société européenne. Les explosions de brutalité paroxystique qui le caractérise résultent pour partie des heurts entre des individus porteurs d'un modèle politique nouveau, épris de modernité et de rationalisme,

et un peuple cherchant dans une violence d'un autre âge la réponse à ses doutes et à ses angoisses. Là se trouve peut être le principal facteur d'explication de la violence qui se déchaîne en Calabre à l'été 1806.

ANNEXES

Le royaume de Naples en 1806



Source : CHAPPEY (Jean-Luc), GAINOT (Bernard). *Atlas de l'empire napoléonien 1799-1815*. Éditions Autrement, collection Atlas/Mémoires, 2008, p. 9

NOTES

1. Jean-Clément MARTIN, « Les mots de la violence : les guerres révolutionnaires », dans Stéphane Audouin-Rouzeau, Annette Becker, Christian Ingrao, Henri Rousso, *La violence de guerre 1914-1945*, Paris, Complexes, 2002, p. 29-31.
2. Jean-Yves GUIOMAR, *L'invention de la guerre totale XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Editions du Félin, 2004.
3. Francesco BARRA, *Il brigantaggio del decennio francese (1806-1815) : studi e ricerche*, Salerno, Plectica, 2003, p. 37.

4. AN, 304 MI 45. Lettre du général Verdier à Masséna, Spezzano, 16 août 1806 ; AN, 566 AP 15. Lettre du général Lamarque au roi Joseph, Pisciotta, 25 août 1806.
5. AN, 304 MI 45. Lettres de Verdier à Masséna, Cosenza, 8 et 19 octobre 1806, 1^{er} novembre 1806.
6. SHD/AG, C5 4. Rapport de l'armée d'expédition du 1^{er} au 10 novembre 1806.
7. Archivio di Stato di Cosenza, Commissionne militare francese 1806-1812, voll 4e fasc 52 in bb 3.
8. Les sources ne fournissent pas la proportion de Calabrais alphabétisés appartenant aux classes populaires au tout début du XIX^e siècle. Toutefois, nous disposons des résultats d'une enquête réalisée quelques décennies plus tôt, au milieu du XVIII^e siècle, dans la province voisine de la Terre d'Otrante. De cette étude, il ressort que seuls 1,5 % des agriculteurs, 4,1 % des bergers, et 10,5 % des artisans savent lire et écrire. Gérard Delille, qui fait état de ces chiffres, précise que la situation n'a pratiquement pas évolué jusqu'aux années 1870-1880, et rien n'autorise à penser que le nombre d'habitants alphabétisés est plus important en Calabre. Voir à ce propos l'article de Gérard Delille, « Cadastre napoléonien et structures économiques et sociales dans le royaume de Naples », *Annuario dell'istituto storico italiano per l'Eta moderna et contemporanea*, volume XXI-XXII, 1969-1970, p. 87-101.
9. Chevalier commence la rédaction de ses *Souvenirs* une quinzaine d'années après la parution du livre de Grandjean de Fouchy.
10. - SHD/AG, C5 4. Rapport de l'adjudant-commandant Sénécal, 11 juillet 1806.
11. Albert DU CASSE, *Mémoires et correspondance militaire et politique du roi Joseph*, Perrotin, 1853, t. III, p. 205. Lettre de Masséna à Joseph, Monteleone, 9 septembre 1806.
12. Paul FUSSEL, *A la guerre. Psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Seuil, 1992, p. 186.
13. Jean-Clément MARTIN, *art. cit.*, p. 34.
14. En 1862, encore, Alexandre Dumas se fait l'écho de cette légende dans son roman *La San Felice*, qui a pour cadre la révolution napolitaine de 1799.
15. Alain CORBIN, *Le village des « cannibales »*, Aubier, 1995, p. 123.
16. Bartolomeo NARDINI, *Mémoires pour servir à l'histoire des dernières révolutions de Naples*, Paris, L.Duprat, Letellier et Compagnie, 1803.
17. Bartolomeo NARDINI, *Ibid.*, p. 208-209.
18. Alphonse DURET de TAVEL, *Séjour d'un officier français en Calabre, ou lettres propres à faire connaître l'état de la Calabre*, Paris, Béchét aîné, p. 43.
19. Voir en particulier l'article « La première campagne d'Andalousie (mai-juillet 1808) : violences confrontées, exacerbées, enfouies », *Revue Historique des Armées*, n° 239, 2005, p. 30-49.
20. Laurence MONTROUSSIER, « Français et Britanniques dans la péninsule, 1808-1814 : étude des mémoires français et britanniques », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 348, juin 2007, p. 131-145.
21. Denis CROUZET, *Les guerriers de Dieu*, Champvallon, 1990, deux tomes.
22. Franck LESTRINGANT, *Le cannibale. Grandeur et décadence*, Perrin, 1994.
23. Jean-Claude CARON, *Les feux de la discorde. Conflits et incendies dans la France du XIX^e siècle*, Hachette littérature, 2006.
24. Stéphane AUDOUIN-ROUZEAU, « Au cœur de la guerre : la violence du champ de bataille pendant les deux conflits mondiaux », dans Stéphane Audouin-Rouzeau, Annette Becker, Christian Ingrao, Henri Rousso, *La violence de guerre 1914-1945*, Paris, Complexes, 2002, p. 76.
25. *L'Histoire*, n° 177, mai 1994, courrier des lecteurs, p. 80.

RÉSUMÉS

L'occupation du royaume de Naples par les Français, à l'hiver 1806, cristallise les tensions que connaît alors la société de l'Italie du sud, marquée par le poids d'un système archaïque freinant tous progrès économiques et sociaux. La défaite subie par le général Reynier face aux Anglais à Maida, en juillet 1806, provoque une insurrection générale des provinces méridionales du royaume, notamment la Calabre. Ce soulèvement s'accompagne d'une impitoyable guerre civile entre Calabrais, les partisans du roi Ferdinand IV de Bourbon s'opposant à ceux du nouveau souverain, Joseph Bonaparte. Cette lutte fratricide se traduit par des explosions paroxystiques de violence et de fréquents massacres, mais les modalités de cette violence extrême ne se laissent guère appréhender, il est ardu d'en cerner les contours.

Plusieurs difficultés compliquent en effet l'étude de ce phénomène. Incarnant par essence la rupture avec la norme, le temps du massacre ne laisse guère de place à l'observation détaillée et aux relations minutieuses. Outre le caractère lacunaire des sources, le chercheur se heurte au refus des acteurs de la violence de s'étendre sur les actes qu'ils ont vu ou commis. De fait, les XVIII^e et XIX^e siècles coïncident avec une évolution radicale des sensibilités, qui incite une part croissante de l'opinion à rejeter des pratiques de violence jusque là admises. La minceur ou l'opacité des sources conduisent ainsi à privilégier une approche comparatiste en cherchant dans des événements de même nature des éléments permettant de mieux cerner les spécificités des massacres calabrais, mais cette méthode fait courir le risque de sombrer dans la téléologie.

Enfin, dans une société marquée par la résurgence des enjeux mémoriels et le tendance au compassionnel, l'historien du fait violent se heurte parfois à l'incrédulité, voire à l'hostilité de ses contemporains. En montrant combien la violence est "apocalypse", c'est à dire révélatrice du degré d'inhumanité auquel des individus peuvent parvenir, il fait figure de porteur de la mauvaise nouvelle. L'étude des phénomènes de la violence extrême constitue ainsi un champ d'investigations particulier, d'autant plus stimulant qu'il présente de difficultés.

The occupation of the Kingdom of Naples by the French, during the 1806 winter, crystallizes the tensions that the Southern Italian society, then bearing the weight of an archaic system, curbing any kind of economic or social progress, is experiencing. The defeat inflicted by the British upon General Reynier in Maida, in July 1806, triggers a general uprising in the kingdom's southern provinces, particularly in Calabria. Together with this revolt, there is a merciless civil war between Calabrese, with King Ferdinand IV of Bourbon's followers opposing the new sovereign Joseph Bonaparte's. This fratricidal struggle is expressed by paroxystic explosions of violence and numerous slaughters, but the ways and means of this extreme violence are hard to perceive, and grasping its outline is arduous.

Several difficulties do complicate studying this phenomenon. Essentially embodying the break from normality, the moment of the slaughter hardly leaves any space for detailed observations and careful accounts. Besides the sources' incomplete character, the research scientist is confronted to the actors of violence's refusing to talk about the deeds they have done or been the witnesses of. As a matter of fact, the XVIIIth and XIXth centuries coincide with a radical evolution of sensitivity, which induces a growing part of the opinion to reject violent practices hitherto admitted. The scarcity or opacity of sources thus leads us to privilege a comparative approach, by looking for some elements allowing to better outline the specificities of the

Calabrian slaughters, within similar events, but with this method, there's a high risk of sinking into teleology.

Finally, within a society characterized by the resurgence of memory stakes, and a trend towards compassion, the violent-event-historian is sometimes confronted with his contemporaries' incredulity not to say hostility. By showing how "apocalyptic" violence is, i.e. what degree of inhumanity individuals can reach, he acts as the bearer of the bad news. The study of extreme violence phenomena thus constitutes a particular field of investigation, all the more stimulating as there are obvious difficulties.

INDEX

Mots-clés : Calabre, violence paroxystique, difficultés méthodologiques, opacité des sources, évolution des sensibilités

Keywords : Calabria, paroxystic violence, methodological difficulties, the opacity of the sources, the evolution of sensitivity